

+

Mike Davis

Le pire des mondes possibles

De l'explosion urbaine au bidonville global

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jacques Mailhos

Ouvrage traduit avec le concours
du Centre national du livre



La Découverte

9 bis, rue Abel-Hovelacque
75013 Paris

+

Ouvrage initialement publié sous le titre *Planet of Slums* par les éditions Verso, en 2006.

ISBN 10 : 2-7071-4915-2
ISBN 13 : 978-2-7071-4915-2

En application des articles L. 122-10 à L. 122-12 du code de la propriété intellectuelle, toute reproduction à usage collectif par photocopie, intégralement ou partiellement, du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris). Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est également interdite sans autorisation de l'éditeur.

Si vous désirez être tenu régulièrement informé de nos parutions, il vous suffit d'envoyer vos nom et adresse aux Éditions La Découverte, 9 bis, rue Abel-Hovelacque, 75013 Paris. Vous recevrez gratuitement notre bulletin trimestriel *À La Découverte*. Vous pouvez également retrouver l'ensemble de notre catalogue et nous contacter sur notre site **www.editionsladecouverte.fr**.

© Mike Davis, 2006.
© Éditions La Découverte, Paris, 2006, pour la traduction française.

À ma chère Roisin

« Taudis, demi-taudis et supertaudis, telle est la
cité dans la perspective du progrès. »

Patrick GEDDES ¹

Remerciements

Pendant que je travaillais à la bibliothèque de l'université, Forrest Hylton était derrière une barricade dans les Andes. Ses commentaires généreux et incisifs sur ce texte, et, plus généralement, sa connaissance de première main de l'urbanisme latino-américain m'ont été d'une aide inestimable. Lui et moi travaillons actuellement sur une suite — à paraître également aux éditions Verso — de ce livre qui explorera le passé et l'avenir de la résistance des bidonvilles au capitalisme mondial. Ses propres livres sur la Colombie et la Bolivie sont de brillants exemples de recherche engagée et visionnaire.

Tariq Ali et Susan Watkins méritent des remerciements tout particuliers pour m'avoir convaincu de faire un livre de « Planet of Slums » (*New Left Review*, n° 26, mars/avril 2004). Perry Anderson, comme toujours, m'a offert les meilleurs conseils et la meilleure amitié qui puissent s'offrir. Ananya Roy, du département d'urbanisme de l'université de Berkeley, m'a invité à débattre de mon article de la *NLR*, et je lui suis extrêmement reconnaissant pour son hospitalité et ses remarques stimulantes. Chez Verso, ma première éditrice fut la formidable Jane Hindle ; j'ai ensuite apprécié de travailler avec Giles O'Bryen et Tom Penn. Je ne les connais pas personnellement, mais j'ai pour Jan Breman (*The Labouring Poor in India*, Oxford, 2003) et Jeremy Seabrook (*In the Cities of the South*, Verso, 1996) une admiration que la fréquence à laquelle j'ai ici cité leurs magnifiques ouvrages devrait avoir rendue évidente.

Après avoir fait de mon fils Jack le héros d'une récente trilogie de « science-fiction d'aventures », il est temps que je dédicace un livre à sa grande sœur Roisin. Chaque jour, elle trouve une centaine de manières différentes de faire ma fierté. (Cassandra Moctezuma, James Connolly, mes chers petits, ne vous inquiétez pas, votre tour viendra bientôt.)

1

La climatérique urbaine

« Nous vivons dans l'ère de la ville. La ville est tout pour nous — elle nous consume, et c'est la raison pour laquelle nous la glorifions. »

Onokome OKOME ¹

Un jour, l'an prochain, ou dans deux ans peut-être, une femme accouchera dans le bidonville d'Ajgunle, à Lagos, un jeune homme fuira son village de l'ouest de Java pour les lumières éclatantes de Jakarta, ou un fermier emménagera avec toute sa pauvre famille dans l'un des innombrables *pueblos juvenes* de Lima. L'événement est en soi sans importance et passera absolument inaperçu. Il constituera pourtant une rupture dans l'histoire humaine, comparable à la révolution du néolithique ou à la révolution industrielle. Pour la première fois, la population urbaine dépassera la population rurale de notre planète. Étant donné l'imprécision des recensements du tiers monde, ce changement d'époque a d'ailleurs probablement déjà eu lieu.

La terre s'est même urbanisée plus vite que le Club de Rome ne l'avait prévu dans son rapport de 1972 notoirement malthusien intitulé *Halte à la croissance ?* En 1950, le monde comptait 86 villes de plus d'un million d'habitants ; aujourd'hui, on en dénombre 400, et

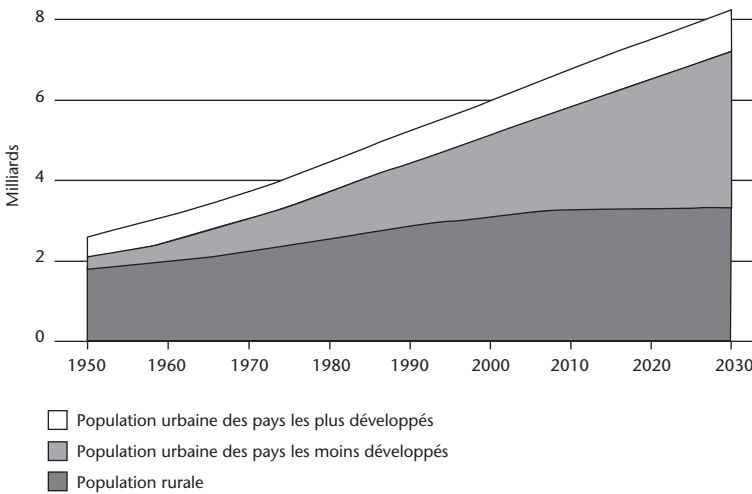
en 2015 il y en aura au moins 550². Les villes ont en réalité absorbé près des deux tiers de l'explosion de la population mondiale depuis 1950, et croissent actuellement au rythme d'un million de naissances ou d'arrivées de migrants chaque semaine³. À l'échelle de la planète, la main-d'œuvre urbaine a plus que doublé depuis 1980, et la population urbaine actuelle — 3,2 milliards — est supérieure à ce qu'était la population mondiale totale l'année où John F. Kennedy prit ses fonctions⁴. La population rurale mondiale a quant à elle atteint son apogée et commencera à décroître à partir de 2020. La quasi-totalité de la croissance démographique mondiale — les projections pointent vers un pic de 10 milliards d'habitants en 2050 — concernera donc les villes⁵.

Mégavilles et « desakotas »

Quatre-vingt-quinze pour cent de cette ultime hausse vers l'apogée de la population humaine aura lieu dans les zones urbaines des pays en voie de développement, dont la population doublera pour atteindre 4 milliards au cours de la prochaine génération⁶. De fait, l'ensemble de la population urbaine de la Chine, de l'Inde et du Brésil égale à peu près celle de l'Europe et de l'Amérique du Nord. Par son ampleur et sa rapidité, l'urbanisation du tiers monde est par ailleurs absolument sans commune mesure avec celle que connut l'Europe victorienne. En 1910, Londres était sept fois plus grande qu'en 1800, mais Dacca, Kinshasa et Lagos sont aujourd'hui environ *quarante* fois plus grandes qu'en 1950. La Chine — qui s'urbanise « à une vitesse sans précédent dans l'histoire de l'humanité » — a fait davantage s'accroître le nombre d'urbains de la planète au cours des années 1980 que ne le fit l'Europe entière (Russie comprise) pendant tout le XIX^e siècle⁷ !

Le phénomène le plus célèbre est, bien entendu, la multiplication de nouvelles mégapoles de plus de 8 millions d'habitants et, de manière plus spectaculaire encore, d'hypervilles de plus de 20 millions d'habitants — soit à peu près la population urbaine mondiale à l'époque de la Révolution française. En 2000, d'après la Division de la population de l'ONU (Organisation des Nations unies), seule l'agglomération urbaine de Tokyo dépassait ce seuil de manière incontestable (même si Mexico, New York et Séoul apparaissaient dans d'autres listes)⁸. La *Far Eastern Economic Review* estime qu'en 2025 l'Asie

GRAPHIQUE 1. — La croissance de la population mondiale



Source : ONU, *World Urbanization Prospects. The 2001 Revision*, 2002, tableaux A3 et A4.

pourrait compter à elle seule dix ou onze conurbations de cette taille, dont Jakarta (24,9 millions d'habitants), Dacca (25 millions) et Karachi (26,5 millions). Shanghai, dont la croissance a été gelée par des décennies de politiques maoïstes de sous-urbanisation délibérée, pourrait abriter jusqu'à 27 millions de résidents dans son immense région métropolitaine estuarienne. Les projections indiquent que Bombay pourrait quant à elle atteindre une population de 33 millions d'habitants, même si personne ne peut dire si des concentrations de pauvreté aussi gigantesques sont biologiquement ou écologiquement viables⁹.

Les villes du tiers monde en phase d'explosion démographique sont également en train de tisser d'extraordinaires nouveaux réseaux, couloirs et hiérarchies urbains. Dans les Amériques, les géographes parlent déjà d'un Léviathan appelé « Région métropolitaine étendue de Rio-São Paulo » (*Rio-São Paulo Extended Metropolitan Region, RSPER*) englobant les villes moyennes situées sur les 500 kilomètres de l'axe de communication reliant les deux plus grandes métropoles du Brésil, ainsi que l'importante région industrielle dominée par Campinas ; avec une population actuelle de 37 millions d'habitants, cette mégalo-pole embryonnaire est déjà plus importante que la conurbation

TABLEAU 1. — Les mégapoles du tiers monde
(en millions d'habitants)

	1950	2004
Mexico	2,9	22,1
Séoul-Injon	1,0	21,9
New York	12,3	21,9
São Paulo	2,4	19,9
Bombay	2,9	19,1
Delhi	1,4	18,6
Jakarta	1,5	16
Dacca	0,4	15,9
Calcutta	4,4	15,1
Le Caire	2,4	15,1
Manille	1,5	14,3
Karachi	1,0	13,5
Lagos	0,3	13,4
Shanghai	5,3	13,2
Buenos Aires	4,6	12,6
Rio de Janeiro	3,0	11,9
Téhéran	1,0	11,5
Istanbul	1,1	11,1
Pékin	3,9	10,8
Bangkok	1,4	9,1
Gauteng (province dont Johannesburg est la capitale)	1,2	9,0
Kinshasa	0,2	8,9
Lima	0,6	8,2
Bogota	0,7	8,0

Sources : ONU-HABITAT, Base de données des indicateurs urbains, 2002 ; Thomas BRINKHOFF, *The Principal Agglomerations of the World*, www.citypopulation.de/World.html, mai 2004.

Tokyo-Yokohama¹⁰. De même, après avoir absorbé Toluca, cette amibe géante qu'est Mexico étend désormais des pseudopodes qui finiront par étreindre l'essentiel du Mexique central, dont les villes de Cuernavaca, Puebla, Cuautla, Pachuca et Queretaro, pour former, au milieu du XXI^e siècle, une unique mégapole d'environ 50 millions d'habitants, rassemblant approximativement 40 % de la population nationale¹¹.

Encore plus surprenante est la vaste conurbation ouest-africaine qui prend forme le long du golfe de Guinée, autour de Lagos (23 millions d'habitants en 2015, selon une estimation). Une étude de l'OCDE (Organisation de coopération et de développement économiques) indique qu'en 2020 ce réseau de 300 villes de plus de 100 000 habitants « constituera à terme un ensemble d'un poids démographique comparable à la côte Est des États-Unis, avec cinq villes millionnaires et plus de 60 millions d'urbains sur 600 kilomètres d'est en ouest, de Bénin City à Accra ¹² ». De façon tragique, ce sera sans doute également la plus grande tache de pauvreté urbaine de toute la planète.

TABLEAU 2. — L'urbanisation du golfe de Guinée

Villes	1960	1990	2020
De plus de 100 000 habitants	17	90	300
De plus de 5 000 habitants	600	3 500	6 000

Source : Jean-Marie COUR et Serge SNRECH (sous la dir. de), *Pour préparer l'avenir de l'Afrique de l'Ouest : une vision à l'horizon 2020*, OCDE, Paris, 1998, p. 48.

Mais c'est dans l'est de l'Asie qu'apparaissent les plus grandes structures posturbaines. Les deltas du Xijiang (Hong Kong-Guangzhou) ¹³ et du Yangzi Jiang (Shanghai), ainsi que le couloir Pékin-Tianjin sont clairement en passe de devenir des hypervilles industrielles comparables à Tokyo-Osaka, au Bassin rhénan, ou à New York-Philadelphie. De fait, la Chine — et elle est en cela unique parmi les pays en voie de développement — planifie de façon agressive son développement urbain à un niveau suprarégional, en prenant pour exemples l'axe Tokyo-Yokohama et la côte Est des États-Unis. Fondée en 1983, la Zone économique de Shanghai est la plus vaste entité de planification infranationale du monde : elle englobe la métropole et cinq provinces limitrophes, et abrite une population totale presque aussi importante que celle des États-Unis ¹⁴.

Deux chercheurs réputés estiment que ces nouvelles mégalo-poles chinoises pourraient n'être que la première étape vers l'émergence d'un « corridor urbain continu s'étirant depuis la zone Japon-Corée du Nord jusqu'à l'ouest de Java ¹⁵ ». En prenant forme au cours du siècle prochain, cet immense tentacule urbain aux allures de dragon

constituera l'apex démographique de plusieurs millénaires d'évolution urbaine. L'ascendance de l'Asie orientale côtière poussera très certainement en retour la « ville-monde », bipôle, Tokyo-Shanghai à égaler l'axe New York-Londres dans le contrôle des flux mondiaux de capitaux et d'information.

Ce nouvel ordre urbain verra cependant le jour au prix d'une inégalité croissante entre les villes de différentes tailles et de différentes spécialisations économiques, ainsi qu'au sein de chacune d'elles. De fait, les experts chinois se demandent si l'ancienne ligne de démarcation en termes de développement et de revenus qui opposait la ville à la campagne n'est pas en train de céder la place à une nouvelle opposition, tout aussi fondamentale, entre les petites villes, notamment celles de l'intérieur, et les métropoles géantes de la côte¹⁶. Cependant, c'est précisément dans les petites villes que l'essentiel de la population asiatique vivra bientôt. Si les mégalo-poles sont les étoiles les plus brillantes du firmament urbain, les trois quarts du fardeau de la future croissance démographique devront être supportés par des villes de deuxième catégorie et des zones urbaines plus petites, à peine visibles ; des espaces où, comme le soulignent des chercheurs de l'ONU, « rien ou presque n'est prévu pour loger ces gens et leur fournir des services¹⁷ ». En Chine — urbanisée à 43 % en 1993, selon les chiffres officiels — le nombre de « villes » officielles a spectaculairement grimpé de 193 à 640 depuis 1978, mais, malgré leur croissance extraordinaire, les grandes métropoles ont en réalité décliné en pourcentage de la population urbaine. Ce sont au contraire les petites et moyennes villes et les bourgades récemment « villifiées » qui ont absorbé la plus grosse part de la main-d'œuvre rurale mise au chômage par les réformes économiques d'après 1979¹⁸. C'est en partie le résultat d'une planification consciente : depuis les années 1970, l'État chinois a mis en place des politiques visant à promouvoir une hiérarchie urbaine plus équilibrée en termes d'investissements et de population¹⁹.

En Inde, au contraire, les villes et agglomérations de petite taille ont perdu de leur poids économique et démographique relatif lors de la récente transition néolibérale, et l'on y trouve peu d'indices d'une urbanisation « à deux vitesses » à la chinoise. Mais comme le ratio de population urbaine est monté en flèche dans les années 1990 pour passer d'un quart à un tiers de la population totale, des villes de taille

moyenne comme Saharanpur en Uttar Pradesh, Ludhiana dans le Pendjab, la plus connue, et Visakhapatnam en Andhra Pradesh ont poussé comme des champignons. Avec un taux de croissance démographique de près de 5 % par an au cours du dernier quart de siècle, Hyderabad devrait devenir une mégapole de 10,5 millions d'habitants en 2015. D'après le recensement le plus récent, trente-cinq villes indiennes ont d'ores et déjà dépassé le seuil du million, rassemblant une population totale de près de 110 millions d'habitants²⁰.

En Afrique, la croissance exponentielle de quelques villes comme Lagos (passée de 300 000 habitants en 1950 à 13,5 millions aujourd'hui) a été suivie par la transformation de plusieurs douzaines de petites villes et oasis comme Ouagadougou, Nouakchott, Douala, Kampala, Tanta, Conakry, N'Djamena, Lubumbashi, Mogadiscio, Antananarivo ou Bamako en des villes tentaculaires plus grandes que San Francisco ou Manchester. (Plus spectaculaire encore, peut-être, aura été la transformation du lugubre centre du commerce du diamant de Mbuji-Mayi, une petite ville de 25 000 habitants en 1960 devenue une métropole de 2 millions d'habitants, avec une croissance largement concentrée dans la dernière décennie²¹.) En Amérique latine, où les villes de premier ordre ont longtemps monopolisé la croissance, des villes secondaires comme Santa Cruz, Valencia, Tijuana, Curitiba, Temuco, Maracay, Bucaramanga, Salvador ou Belém connaissent aujourd'hui une très forte expansion, avec le taux de croissance le plus fort pour les villes de moins de 500 000 habitants²².

De plus, comme l'a souligné l'anthropologue Gregory Guldin, l'urbanisation doit se penser comme une transformation structurelle opérant tout au long d'un continuum urbanité/ruralité et comme une intensification des interactions entre chaque point de ce même continuum. Dans son étude de cas portant sur la Chine du Sud, Guldin a constaté que la campagne s'urbanisait *in situ* en même temps qu'elle engendrait des migrations massives : « Les villages tendent à devenir des villes commerçantes et *xiang*, tandis que les chefs-lieux et les petites villes deviennent de grandes villes. » De fait, les ruraux n'ont bien souvent plus besoin de migrer vers la ville : c'est elle qui migre vers eux²³.

Ce phénomène s'observe également en Malaisie, où le journaliste Jeremy Seabrook décrit le destin des pêcheurs de Penang, « submergés par l'urbanisation sans migrer et dont la vie est bouleversée, alors

qu'ils continuent à vivre à l'endroit même où ils sont nés ». Après que leurs maisons eurent été séparées de la côte par une nouvelle voie expresse, leurs sites de pêche pollués par les rejets urbains, et les forêts des collines voisines rasées pour construire des immeubles d'habitation, ils n'avaient guère d'autre choix que d'envoyer leurs filles travailler dans les ateliers des usines japonaises des environs. « Ce fut la destruction, souligne Seabrook, non seulement de la source de revenu de gens qui avaient toujours vécu en symbiose avec la mer, mais également de l'âme et de l'esprit de ce peuple de pêcheurs ²⁴. »

Le résultat de cette collision entre le rural et l'urbain en Chine, dans une grande partie de l'Asie du Sud-Est, en Inde, en Égypte et peut-être en Afrique de l'Ouest est l'apparition d'un paysage hermaphrodite, d'une campagne partiellement urbanisée dont Guldin avance qu'elle pourrait constituer « un mode important d'implantation et de développement humains [...] sous une forme ni rurale ni urbaine, mais un mélange des deux, dans lequel un dense réseau d'interactions lie de grands noyaux urbains à leurs régions environnantes ²⁵ ». L'architecte et théoricien de l'urbanisme allemand Thomas Sieverts pense que cet urbanisme diffus, qu'il appelle « *Zwischenstadt* » (« entre-ville »), est en voie de devenir rapidement le paysage type du XXI^e siècle, aussi bien dans les pays riches que dans les pays pauvres, et quelle que soit l'histoire urbaine passée. Contrairement à Guldin, cependant, Sieverts pense ces nouvelles conurbations comme des réseaux polycentriques dépourvus de noyaux traditionnels comme de périphéries :

« Par-delà les singularités culturelles, on observe au contraire [*dans ces Zwischenstädte*] bien des traits communs et universellement répandus : une structure apparemment diffuse et désordonnée de domaines urbains très différenciés, d'où émergent des îlots singuliers, au tracé géométrique ; une structure sans aucune centralité, mais qui offre, en revanche, une multitude de zones, de réseaux, de nœuds, dont la fonction est plus ou moins fortement spécialisée ²⁶. »

Ce genre de « régions métropolitaines étendues », écrit le géographe David Drakakis-Smith en parlant plus spécifiquement de Delhi, « représente une fusion du développement urbain et régional au sein de laquelle la distinction entre ce qui est urbain et ce qui est rural

s'estompe à mesure que les villes s'étendent le long des axes de communication, contournant ou encerclant de petites villes et des villages qui subissent de ce fait des transformations *in situ* de leur fonction et de leur occupation²⁷ ». En Indonésie, à Jobotabek (région du Grand Jakarta), où un processus semblable d'hybridation entre le rural et l'urbain est déjà fort avancé, les chercheurs appellent ces nouveaux schémas d'utilisation du territoire des « *desakotas* » (« villages urbains ») et débattent pour déterminer s'il s'agit de paysages transitoires ou d'une spectaculaire et nouvelle espèce d'urbanisme²⁸.

Un débat comparable agite en ce moment les urbanistes d'Amérique latine confrontés à l'émergence de systèmes urbains polycentriques dénués de frontières claires entre le rural et l'urbain. Les géographes Adrian Aguilar et Peter Ward défendent le concept d'« urbanisation à l'échelle régionale » pour décrire l'actuel développement périurbain de Mexico, São Paulo, Santiago et Buenos Aires. « Des taux de croissance métropolitaine plus faibles ont coïncidé avec une circulation plus dense des capitaux, des personnes et des biens entre le centre-ville et son arrière-pays, avec des frontières toujours plus floues entre l'urbain et le rural, et une déconcentration de l'industrie vers la périphérie métropolitaine, notamment lointaine, dans les aires ou pénombres périurbaines qui entourent les mégalo-poles. » Aguilar et Ward pensent que « c'est dans cet espace périurbain que la reproduction de la main-d'œuvre se concentrera le plus vraisemblablement dans les plus grandes villes du monde au XXI^e siècle²⁹. »

Dans tous les cas, le nouveau et l'ancien ne se mélangent pas aisément, et, sur les franges *desakotas* de Colombo, « les communautés sont divisées, les habitants extérieurs (*outsiders*) et les habitants intérieurs (*insiders*) étant incapables de construire des relations et des communautés cohérentes³⁰ ». Mais, comme le souligne l'anthropologue Magdalena Nock au sujet de Mexico, ce processus est irréversible : « La mondialisation a accentué les mouvements de personnes, biens, services, informations, produits et capitaux, accentuant ainsi la présence de caractéristiques urbaines dans les zones rurales et de traits ruraux dans les centres urbains³¹. »

Retour à Dickens

La dynamique de l'urbanisation du tiers monde reprend et bouleverse tout à la fois les schémas européens et nord-américains du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle. En Chine, la plus grande révolution industrielle de l'histoire est un levier d'Archimède qui fait passer une population équivalant à celle de l'Europe de villages ruraux à des villes parsemées de gratte-ciel et infestées de pollution : depuis les réformes économiques de la fin des années 1970, on estime que plus de 200 millions de Chinois ont migré d'une zone rurale vers la ville. Deux cent cinquante ou trois cents autres millions — le prochain « raz-de-marée paysan » — devraient les imiter dans les décennies à venir³². Conséquence de cet afflux étourdissant, la Chine comptait en 2005 166 villes de plus d'un million d'habitants (contre neuf aux États-Unis)³³. Ces villes-champignons industrielles, par exemple Dongguan, Shenzhen, Fushan et Chengchow, sont les Sheffield et Pittsburgh du monde postmoderne. Comme le *Financial Times* le soulignait récemment, dans dix ans, « la Chine aura cessé d'être le pays majoritairement rural qu'elle était depuis des millénaires³⁴ ». De fait, le grand oculus du Shanghai World Financial Center pourrait bientôt dominer un vaste monde urbain que ni Mao ni d'ailleurs Le Corbusier n'auraient imaginé.

TABLEAU 3. — L'urbanisation industrielle de la Chine
(en % de la population urbaine)

	Population	PIB
1949	11	—
1978	13	—
2003	38	54
2020 (projection)	63	85

Sources : Sidney GOLDSTEIN, « Levels of Urbanization in China », tableau 7.1, p. 201 ; le chiffre de 1978 est tiré de Guilhem FABRE, « La Chine », in Thierry PAQUOT, *Le Monde des villes. Panorama urbain de la planète*, Complexe, Bruxelles, 1996, p. 187. Il est important de souligner que les chiffres de la Banque mondiale diffèrent de ceux de Fabre, avec un taux d'urbanisation en 1978 de 18 % au lieu de 13 %. (Voir BANQUE MONDIALE, *World Development Indicators*, 2001, version CD-ROM.)

Il est également peu probable que personne ait pu prévoir, il y a cinquante ans, que les camps de squatteurs et les ruines de guerre de Séoul se métamorphoseraient, à une vitesse vertigineuse (au rythme ahurissant de 11,4 % par an dans les années 1960), en une mégalopole aussi grande que New York — mais il est vrai qu'aucun Victorien n'aurait non plus imaginé une ville comme Los Angeles dans les années 1920. Cependant, aussi imprévisibles que soient ses histoires locales et ses miracles urbains spécifiques, l'urbanisation actuelle de l'Asie du Sud-Est, accompagnée par un triplement du PIB par habitant depuis 1965, conserve un lien quasi classique entre croissance industrielle et migration urbaine. Quatre-vingts pour cent du prolétariat industriel de Marx vit aujourd'hui en Chine ou hors de l'Europe de l'Ouest et des États-Unis³⁵.

Dans la plupart des pays en voie de développement, la croissance urbaine est cependant privée de ces moteurs puissants que sont les exportations de produits industriels de Chine, de Corée ou de Taiwan, ainsi que de l'énorme afflux de capitaux étrangers dont jouit la Chine (et qui représente actuellement la moitié du total des investissements étrangers dans l'ensemble des pays en voie de développement). Depuis le milieu des années 1980, les grandes villes industrielles du Sud — Bombay, Johannesburg, Buenos Aires, Belo Horizonte et São Paulo — ont toutes souffert de fermetures massives d'usines et d'une désindustrialisation tendancielle. Ailleurs, l'urbanisation s'est trouvée plus radicalement découplée de l'industrialisation, voire du développement *stricto sensu*, ainsi que, dans le cas de l'Afrique subsaharienne, de ce corollaire supposé nécessaire de l'urbanisation qu'est l'augmentation de la productivité agricole. Dès lors, le poids économique d'une ville donnée est souvent étonnamment peu corrélé à son importance en nombre d'habitants, et réciproquement. Le tableau 4 illustre cette disparité dans le classement des plus grandes métropoles du monde selon que l'on choisit pour critère le nombre d'habitants ou le PIB.

Certains diraient que l'urbanisation sans industrialisation est l'expression d'un phénomène irréversible, la tendance inhérente au capitalisme technologique à désolidariser croissance de la production et croissance de l'emploi. Mais en Afrique, en Amérique latine, au Moyen-Orient et dans la plupart de l'Asie du Sud, l'urbanisation sans croissance, comme nous le verrons plus tard, est plus sûrement l'héritage d'une conjoncture politique mondiale — la crise de la dette

TABLEAU 4. — Les dix plus grandes villes

Rang	Selon le nombre d'habitants en 2000	Selon le PIB en 1996 (entre parenthèses : rang selon le nombre d'habitants en 2000)
1	Tokyo	Tokyo (1)
2	Mexico	New York (3)
3	New York	Los Angeles (7)
4	Séoul	Osaka (8)
5	São Paulo	Paris (25)
6	Bombay	Londres (19)
7	Delhi	Chicago (26)
8	Los Angeles	San Francisco (35)
9	Osaka	Düsseldorf (46)
10	Jakarta	Boston (48)

Sources : classement par nombre d'habitants tiré de Thomas BRINKHOFF (www.citypopulation.de) ; classement par PIB tiré de Denise PUMAIN, « Scaling Law and Urban Systems », *Santa Fe Institute Working Paper*, 04-02-002, Santa Fe, 2002, p. 4.

mondiale des années 1970 et la restructuration subséquente des économies du tiers monde selon les directives du FMI — que la conséquence d'une quelconque loi d'airain du progrès technologique.

En outre, l'urbanisation du tiers monde se poursuit à son rythme effréné (3,8 % par an de 1960 à 1993) tout au long de la période de vaches maigres de la fin des années 1980 et du début des années 1990, en dépit de la chute des salaires réels, de l'inflation galopante et de l'explosion du chômage urbain³⁶. Ce boom urbain pervers surprit la plupart des experts et vint contredire les modèles économiques orthodoxes qui prévoyaient que les conséquences négatives de la récession urbaine ralentiraient, voire renverseraient le flux migratoire de la campagne vers la ville³⁷. « Il semble, s'étonne l'économiste du développement Nigel Harris en 1990, que, pour les pays à faible revenu, une baisse significative des revenus urbains n'entraîne pas nécessairement à court terme un déclin de la migration campagne-ville³⁸. »

Le cas de l'Afrique était particulièrement paradoxal : comment des villes de Côte-d'Ivoire, de Tanzanie, du Congo-Kinshasa, du Gabon, d'Angola et d'ailleurs — dont les économies connaissaient un taux de récession de 2 % à 5 % par an — pouvaient-elles soutenir une

croissance annuelle de leur population de 4 % à 8 %³⁹ ? Comment, dans les années 1980, Lagos pouvait-elle croître deux fois plus vite que l'ensemble de la population nigériane, alors que son économie était en profonde récession⁴⁰ ? De fait, comment l'Afrique tout entière, actuellement en proie à une sombre période de stagnation de l'emploi urbain et de la productivité agricole, a-t-elle pu soutenir un taux annuel d'urbanisation (de 3,5 % à 4 %) considérablement supérieur à la moyenne de la plupart des villes européennes (2,1 %) pendant les plus fortes années de croissance de l'ère victorienne⁴¹ ?

Une partie du mystère, bien sûr, tient au fait que les politiques de déréglementation agricole et de rigueur budgétaire imposées par le FMI et la Banque mondiale ont continué à entraîner l'exode du surplus de main-d'œuvre rurale vers les bidonvilles urbains, alors même que les villes cessaient de fonctionner comme des machines à créer de l'emploi. Comme l'éminente africaniste européenne Deborah Bryceson l'a montré dans son état des lieux de la recherche agraire récente, les années 1980 et 1990 furent des années de soulèvements sans précédents dans les campagnes du monde entier :

« Tenaillés par la dette, les gouvernements nationaux furent soumis les uns après les autres aux Programmes d'ajustement structurel (PAS) et à la conditionnalité du Fonds monétaire international (FMI). Les programmes subventionnés d'amélioration de l'agriculture et des infrastructures rurales furent drastiquement réduits. Avec l'abandon de l'effort de "modernisation" paysanne dans les nations d'Amérique latine et d'Afrique, les fermiers furent soumis à la stratégie économique du "marche ou crève" des institutions financières internationales. La dérégulation des marchés nationaux poussa les producteurs vers des marchés mondiaux où les paysans moyennement riches et les paysans pauvres avaient du mal à se battre. Les PAS et les politiques de libéralisation économique représentaient la convergence des forces mondiales de désagrariation et des politiques nationales promouvant une dépaysanisation⁴². »

Les filets de secours locaux ayant disparu, les fermiers pauvres devinrent de plus en plus vulnérables aux coups de l'extérieur : sécheresse, famine, augmentation des taux d'intérêt ou baisse des prix de vente. (Ou encore maladie : on estime que 60 % des petits paysans

cambodgiens qui vendent leurs terres pour aller s'installer en ville le font pour faire face à des dettes contractées pour raisons médicales ⁴³.)

En même temps, seigneurs de guerre avides et guerres civiles chroniques, souvent attisées par les bouleversements économiques liés aux ajustements structurels imposés par la dette ou à l'intervention de prédateurs économiques étrangers (comme au Congo et en Angola), déracinaient des campagnes entières. Malgré leur croissance économique stagnante ou négative, et sans avoir procédé aux investissements nécessaires dans de nouvelles infrastructures, de nouveaux établissements scolaires ou de nouveaux systèmes de santé publique, les villes ont tout simplement récolté les fruits de cette crise agraire mondiale. Loin du stéréotype classique de campagnes à travail intensif et de métropoles industrielles à capital intensif, le tiers monde compte désormais de nombreux exemples de campagnes à capital intensif et de villes désindustrialisées à capital intensif. En d'autres termes, cela signifie que le moteur de la « sururbanisation » est la reproduction de la pauvreté, et non la création d'emplois. C'est un exemple inattendu des rails *via* lesquels un ordre mondial néolibéral mène l'avenir sur une voie de garage ⁴⁴.

De Karl Marx à Max Weber, la théorie sociale classique pensait que les grandes villes du futur se développeraient sur le modèle industriel de Manchester, Berlin ou Chicago — et, de fait, Los Angeles, São Paulo, Pusan, et aujourd'hui Ciudad Juarez, Bangalore et Guangzhou se sont plus ou moins conformées à cette trajectoire canonique. La plupart des villes du Sud, cependant, ressemblent davantage à la Dublin victorienne, qui, comme l'a montré l'historien Emmet Larkin, était unique parmi « toutes les fabriques à bidonvilles du monde occidental au XIX^e siècle [...] *[en ce que]* ses bidonvilles n'étaient pas le produit de la révolution industrielle. Entre 1800 et 1850, Dublin souffrit en fait davantage des maux de la désindustrialisation que de ceux de l'industrialisation ⁴⁵ ».

De même, Kinshasa, Luanda, Khartoum, Dar-es-Salam, Guayaquil et Lima continuent à croître prodigieusement en dépit d'industries de substitution d'importations en ruine, de secteurs publics réduits à la portion congrue et de classes moyennes à mobilité sociale descendante. Les forces mondiales qui « poussent » les gens à quitter la campagne — mécanisation de l'agriculture à Java et en Inde, importations alimentaires au Mexique, en Haïti et au Kenya, guerre civile et sécheresse en

Afrique, et partout consolidation de petites holdings en grandes holdings et concurrence entre groupes agroalimentaires industriels — semblent alimenter l'urbanisation, même lorsque le « pouvoir d'attraction » de la ville est drastiquement affaibli par la dette et la récession économique. En conséquence de quoi une croissance urbaine rapide dans le contexte d'ajustements structurels, de dévaluation monétaire et de retrait de l'État a toujours fonctionné comme une implacable machine à produire des bidonvilles. Un chercheur de l'Organisation internationale du travail (OIT) estime que, dans le tiers monde, le marché du logement standard ne permet que rarement de satisfaire plus de 20 % de la nouvelle demande, de sorte que les gens se voient forcés de se loger dans des baraques de fortune, des locations au noir, des sous-locations pirates, ou se retrouvent à la rue⁴⁶. « Les marchés fonciers illégaux ou informels, souligne l'ONU, ont fourni les sites de la plupart des apports au stock de logements dans la plupart des villes du Sud depuis ces trente ou quarante dernières années⁴⁷. »

Depuis 1970, partout dans le Sud, les bidonvilles croissent à un rythme plus soutenu que celui de l'urbanisation *stricto sensu*. Ainsi, se retournant vers la Mexico de la fin du xx^e siècle, l'urbaniste Priscilla Connolly remarque que « jusqu'à 40 % de la croissance de la ville sont dus à l'action de gens, et notamment de femmes, construisant héroïquement leurs propres logements sur des terrains périphériques non viabilisés et privés de services, tandis que le travail informel de subsistance a toujours constitué une part importante de l'emploi total⁴⁸ ». Les *favelas* de São Paulo — à peine 1,2 % de la population totale en 1973, mais 19,8 % en 1993 — ont grandi au cours des années 1990 au rythme explosif de 16,4 % par an⁴⁹. En Amazonie, l'une des régions du monde où la croissance urbaine est la plus forte, 80 % de celle-ci s'est effectuée dans des bidonvilles largement privés de tout équipement et de tout service, rendant synonymes l'« urbanisation » et la « favelisation »⁵⁰.

Les mêmes tendances sont visibles partout en Asie. La police de Pékin estime que 200 000 « flottants » (migrants ruraux non enregistrés) arrivent dans la ville chaque année. Ils s'entassent pour la plupart dans des bidonvilles illégaux à la lisière sud de la capitale⁵¹. Parallèlement, une étude a montré que 90 % de la croissance urbaine des ménages en Asie du Sud avait lieu dans des bidonvilles⁵². La population tentaculaire des *katchi abadi* (squatteurs) de Karachi double tous les dix ans, et les bidonvilles indiens continuent à grandir 2,5 fois plus rapidement que la

population générale⁵³. Le déficit annuel estimé en logements légaux de Bombay (45 000) génère un accroissement correspondant du nombre de logements informels dans les bidonvilles⁵⁴. On estime que, sur les 500 000 migrants qui arrivent chaque année à Delhi, au moins 400 000 échouent dans un bidonville ; en 2015, la capitale indienne comptera plus de 10 millions d'habitants dans les bidonvilles. « Si cette tendance se poursuit sans faiblir, prévient Gautam Chatterjee, expert en planification, les villes vont disparaître et nous n'aurons plus que des bidonvilles⁵⁵. »

La situation est évidemment encore plus extrême en Afrique. Les bidonvilles y croissent deux fois plus rapidement que les villes, pourtant elles-mêmes en pleine explosion démographique. De fait, c'est au taux ahurissant de 85 % que la croissance démographique kényane entre 1989 et 1999 a été absorbée par les bidonvilles fétides et surpeuplés de Nairobi et Mombasa⁵⁶. Pendant ce temps, tout espoir réaliste d'une réduction de la pauvreté urbaine en Afrique a progressivement disparu de l'horizon officiel. Au sommet conjoint annuel du FMI et de la Banque mondiale d'octobre 2004, Gordon Brown, ministre des Finances du Royaume-Uni et dauphin putatif de Tony Blair, souligna que les Objectifs du Millénaire pour le développement, fixés par l'ONU pour l'Afrique, et dont l'accomplissement était planifié pour 2015, ne seraient pas réalisés avant des générations : « L'Afrique subsaharienne ne réalisera pas l'éducation primaire universelle avant 2130, la réduction de 50 % de la pauvreté avant 2150 et l'éradication de la mortalité infantile évitable avant 2165⁵⁷. » En 2015, l'Afrique noire comptera 332 millions d'habitants dans les bidonvilles, et ce chiffre continuera à doubler tous les quinze ans⁵⁸.

Ainsi, loin des structures de verre et d'acier imaginées par des générations passées d'urbanistes, les villes du futur sont au contraire pour l'essentiel faites de brique brute, de paille, de plastique recyclé, de parpaings, de tôle ondulée et de bois de récupération. En lieu et place des cités de verre s'élevant vers le ciel, une bonne partie du monde urbain du XXI^e siècle vit de façon sordide dans la pollution, les excréments et la décomposition. De fait, le milliard d'urbains qui vivent dans les bidonvilles postmodernes pourraient à juste titre envier le sort des habitants des solides maisons de torchis de Çatal Hüyük, en Anatolie, construites aux toutes premières lueurs de l'aube de la vie urbaine, il y a 9 000 ans.